**Hannah Arendt dans *La Crise de la culture*, dès l’ouverture de son chapitre VII intitulé « Vérité et politique » déclare : « Les mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes […] »**

**Vous évaluerez ce jugement à l’aune du thème « Faire croire » et des œuvres mises au programme des classes préparatoires scientifiques.**

Quand Hannah Arendt, philosophe et politologue du XXème siècle, déclare dans un de ses célèbres ouvrages *La Crise de la culture*(1961) et au tout début de son chapitre « Vérité et politique » que « [l]es mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes », cela nous surprend, voire nous effraie, quant à la conduite du monde, des hommes ou du fait politique. On aurait d’emblée tendance à espérer que ceux qui nous gouvernent ou nous côtoient aient recours aux faits, à la réalité et non aux mensonges, qu’ils aient recours au vrai et non au « faire croire ». Or, ces quelques mots d’Hannah Arendt semblent dire que les ressorts du mensonge, le « faire croire », font partie de notre monde, de notre environnement, mais qu’en plus ces mensonges sont « nécessaires » et « légitimes ».

Hannah Arendt parle de « mensonges » au pluriel. Cela revient à souligner que pour la politologue, un monde sans paraître, sans « faire croire » est illusoire. On serait, au fond, entourés de gens qui cherchent indéfiniment à nous persuader, à feindre, à nous berner, bref à volontairement nous induire en erreur. Joli programme que notre monde. De plus, la tournure « les mensonges ont toujours été considérés » veut dire que c’est ainsi que va le monde depuis la nuit des temps et que cette atmosphère de tromperie n’est pas fondée à disparaître et encore moins à être mise en cause. Les « mensonges » sont des « outils », des moyens tactiques pour résoudre des problèmes, voilà ce qu’affirme Arendt avec conviction dans cette proposition. Pourtant, on connaît sa pensée et on sait qu’elle fustige au plus haut degré le mensonge délibéré comme le montrent les deux chapitres mis à notre programme. Aussi aimerait-on penser qu’un monde vrai, authentique est possible et qu’il est le souhait profond de tout un chacun. Alors, nous pourrons nous demander si « faire croire » est réellement et absolument utile tant dans la sphère de la *polis*, de la cité, que dans celle du privé, de l’humain.

À la lumière des chapitres « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique » respectivement dans *La Crise de la culture* et *Du Mensonge à la violence* de Hannah Arendt, des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos et de *Lorenzaccio* de Musset, nous montrerons l’utilité du « faire croire » pour évoluer dans notre monde. Pour autant, nous constaterons que ce « faire croire », cette feinte, peut avoir de fâcheuses conséquences. Il faudrait en réalité faire en sorte d’évaluer les limites du mensonge pour ne pas porter atteinte à la condition humaine.

**On peut considérer avec Hannah Arendt que les mensonges sont inéluctables. Au regard de nos trois œuvres, cela peut relever de l’évidence pour des raisons diverses.**

**Tout d’abord il apparaît que les mensonges sont « nécessaires ».** Arendt, au début du chapitre « Vérité et politique » (I) s’interroge concernant les affaires de l’État : « Est-il de l’essence même de la vérité d’être impuissante et de l’essence même du pouvoir d’être trompeur ? ». Il semblerait qu’il faille utiliser le mensonge si c’est le prix à payer pour faire la « justice » ou pour établir la « sécurité ». « Et les mensonges, puisqu’ils sont souvent utilisés comme des substituts de moyens plus violents, peuvent aisément être considérés comme des instruments relativement inoffensifs dans l’arsenal de l’action politique ». Comme elle le met en avant plus loin (IV), le mensonge traditionnel est souvent nécessaire tant qu’il consiste à « cacher » - et non à « détruire ». Et dans ce cas, « faire croire » est pour le bien de tous, pour se protéger d’une personne ou d’un monde difficile. Lorenzo clame haut et fort au républicain pacifique Philippe Strozzi, dans la fameuse scène III, 3 au cœur de la pièce, que ses mensonges auprès de sa famille et de la cour étaient nécessaires pour se sauver lui-même. À l’attaque de Philippe Strozzi : « Le rôle que tu joues est un rôle de boue et de lèpre », Lorenzo répond plus loin qu’il a menti pour accomplir un meurtre utile pour l’humanité : « Je travaillais pour l’humanité […] je voulais arriver à l’homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, et après cela porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d’Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée ». Il est donc parfois « nécessaire » de faire croire pour accomplir un acte grand. Comme le dit Arendt, en faisant croire : « Nous sommes *libres* de changer le monde et d’y introduire de la nouveauté. », « Du mensonge en politique » (I). Certes, Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos montre les contradictions et les faux-semblants de la haute société parisienne de l’Ancien Régime, mais Valmont ment pour se sauver lui-même. Il ment ouvertement à Mme de Tourvel pour espérer gagner ses faveurs « un homme tel que moi doit passer toute sa vie à réformer sa conduite ». Il joue un rôle, « nécessaire » pour lui.

**S’ajoute à cela le fait que les mensonges sont « légitimes ».** En politique, il s’avère que l’on peut mentir, c’est un ressort répertorié (!). Comme le dit Arendt : « nul, autant que je sache, n’a jamais compté la bonne foi au nombre des vertus politiques ». Elle cite Platon qui préférait à l’ignorant le sophiste, lequel déployait toutes ses ficelles rhétoriques pour la chose publique. Dans ce cas, « le mensonge pur et simple n’est pas un problème », « Vérité et politique » (II). L’autrice dit encore dans « Du mensonge en politique » (I) que : « les mystères du pouvoir, la tromperie, la falsification délibérée et le mensonge pur et simple employés comme moyens légitimes de parvenir à la réalisation d’objectifs politiques font partie de l’histoire aussi loin qu’on remonte dans le passé ». Et juste après on peut lire : « le mensonge a toujours été considéré comme un moyen parfaitement justifié dans les affaires politiques ». Dans notre pièce, lemensonge peut même apparaître comme plus doux que la vérité. C’est parce qu’il veut s’amuser et par légèreté que Lorenzo entretient sa faiblesse auprès de sa mère Marie Soderini. Il ne dément pas être la fable de la ville parce qu’il s’est évanoui à la vue d’une épée. Comme le dit sa tante Catherine : « Et pourquoi cet enfant n’aurait-il pas le droit que nous avons toutes, nous autres femmes ? Une femme qui n’a peur de rien n’est pas aimable, dit-on » (I, 6). La vérité n’est pas toujours bonne à dire. Il mentionne seulement à sa mère qu’elle « verra bientôt quelque chose qui l’étonnera » II, 4. Faire croire est si simple : « Si vous saviez comme cela est aisé de mentir au nez d’un butor ! » dit Lorenzo au Duc (II, 4). Quant à la Merteuil, elleveut se venger de la gente masculine ? et elle estime que toute sa stratégie du « faire croire » n’est que justice qu’elle rend aux femmes : « J’ai dû inventer la femme que je suis ». Elle se peint telle « une virtuose de l’hypocrisie ». En toute légitimité. Et en effet, pour quelle raison un homme et non une femme pourrait-il se vanter de ses conquêtes amoureuses ?

**On en vient ainsi à penser que les mensonges sont salutaires.** Lorenzo par son crime sauvera peut-être la République. À Bindo, son oncle, il déclare : « Je suis des vôtres, mon oncle. Ne voyez-vous pas à ma coiffure que je suis républicain dans l’âme ? », II, 4. Et à Philippe Strozzi, il confirme : « une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d’établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre », III, 3. Ainsi, Lorenzo se sauve aussi lui-même : « Songes-tu que ce meurtre, c’est tout ce qui me reste de ma vertu ? » ajoute-t-il dans la même scène. De plus,selon Arendt, les mensonges inoffensifs permettent d’éviter la violence. Pouvoir dire ce que l’on veut même si l’on déguise la réalité, est un acte de liberté car « les gens sous tutelle sont incapables de se servir de leur pensée », « Vérité et politique » (II). Faire croire assoit la liberté de l’homme : « notre capacité à mentir […] fait partie des quelques données manifestes et démontrables qui confirment l’existence de la liberté humaine », « Vérité et politique » (IV). Nous pouvons également renvoyer à la fameuse lettre 81 des *Liaisons* dans laquelle la Marquise de Merteuil explique que pour elle tout repose sur le « faire croire » et que c’est sa liberté. Elle s’est entièrement construite pour se protéger des autres en faisant croire et en réglant tous ses mouvements : « C’est ainsi que j’ai su prendre sur ma physionomie, cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné ». C’est une attitude certes salutaire pour elle, mais pas forcément pour les autres, et voilà où le bât blesse.

Nombreuses sont donc les raisons et les situations qui nous invitent à penser que faire croire est non seulement « nécessaire » mais « légitime » tant cela permet de mettre à l’abri en politique comme dans la vie personnelle. Les « mensonges » sont bien dans nos œuvres des « outils », ils relèvent de tactiques et sont la marque de notre liberté, de notre humanité. Mais se limiter à cette conception du mensonge obligé et salutaire n’est-il pas réducteur et, osons le dire, mensonger ? Le mensonge, souvent facile, n’est-il pas aussi dangereux et destructeur, notamment comme le montrent aussi nos œuvres, quand il est utilisé sur le long terme comme une véritable stratégie ?

**On ne peut pas toujours penser que le mensonge fait avancer le monde. Il peut même avoir de fâcheuses conséquences.**

**En effet, le mensonge peut desservir le menteur lui-même, celui qui fait croire.** *Les Liaisons dangereuses* mettent en scène la théorie du piégeur piégé, du dupeur dupé. Valmont comptait bien faire tomber Mme de Tourvel dans son piège d’amour, mais il est prisonnier de la passion qu’il éprouve, malgré lui, pour Mme de Tourvel. C’est dire s’il est difficile de faire croire à des faux sentiments quand ceux-là sont authentiques. Lui qui a mis en scène la petite comédie des clés avec Cécile de Volanges n’avait pas la clé de ce que sa passion le perdrait, n’avait pas la clé de ses sentiments. Nous renvoyons aux lettres 88 et 95 de Cécile Volanges qui insistent sur le jeu de la clé, laquelle clé se refermera à double tour sur un Valmont pris au piège. C’est bien ce qu’Hannah Arendt souligne aussi : « le dupeur [qui] se dupe lui-même », ou encore « les trompeurs ont commencé par s’illusionner eux-mêmes » tant ils croient en leurs propres mensonges, « Du mensonge en politique » (IV). Faire croire est « un implacable processus d’autodestruction ». Mentir est pour soi un danger : « les possibilités de mentir sont illimitées, et cette absence de limites va à l’autodestruction. Seul le menteur d’occasion trouvera possible de s’en tenir à un mensonge particulier avec une cohérence inébranlable », « Vérité et politique » (IV). Citons également Lorenzo qui perd sa vie en faisant croire à son rapprochement avec Alexandre de Médicis. Mais ce n’est pas le cas de tous les personnages qui mentent dans la pièce. Le Cardinal Cibo, en faisant « croire », en prononçant des « paroles ambigües » (II, 3), en passant son temps à intriguer, se construit une place à la cour des Médicis et met Côme sur le trône en successeur d’Alexandre.

**En outre, faire croire peut avoir des conséquences dangereuses sur le collectif, sur le monde parce que cela déguise les faits donc l’Histoire.** Ainsi que le dit Arendt, « l’ensemble de l’opération destinée à tromper ne manquera pas de tomber à plat ou d’avoir un effet contraire au but recherché, c’est-à-dire de répandre la confusion au lieu de convaincre », « Du mensonge en politique » (III). L’ambition de l’Histoire est d’être objective. Aussi Arendt dénonce-t-elle l’idée que certaines gens font croire à la non-existence de certains faits car il existe « un conflit entre la vérité de fait et la politique » (II). On aboutit alors à des inepties de tous genres disant que les camps de concentration n’ont pas existé, ou encore que la Belgique a envahi l’Allemagne en 1914 (II). Et Arendt de souligner : « nous refusons d’admettre que [chaque génération] ait le droit de remanier les faits, en harmonie avec sa perspective propre ». Un propos qui résonne avec notre époque où les technologies permettent d’inventer une « post-vérité » qui n’est que mensonge. Or, souligne Arendt, certains faits sont incontournables et on ne peut pas les remanier comme le vent fait tourner les girouettes. Et en effet : « Poussé au-delà d’une certaine limite, le mensonge produit des résultats contraires au but recherché ». Il faut éviter que ne s’installe « une crise de la confiance », « Du mensonge en politique » (I). De plus, dans la pièce d’Alfred de Musset, toute la machination de Lorenzo n’aura servi à rien. Le meurtre a été inutile et on assiste à la restauration de Côme en lieu et place d’Alexandre. Mais surtout, le grand mensonge des Médicis conduit les gens à être très malheureux et sceptiques. Citons à l’ouverture de l’acte II la tirade de Philippe Strozzi faisant un piteux bilan de Florence : « La corruption est-elle donc une loi de nature ? Ce qu’on appelle la vertu, est-ce donc l’habit du dimanche qu’on met pour aller à la messe ? ». De même, Marie Soderini, la mère de Lorenzo, regrette les débauches de son fils. Elle le décrit comme un jeune enfant sérieux que les mensonges d’un monde ont précipité dans l’imposture et la débauche : « Cela est trop cruel d’avoir vécu dans un palais de fées, où murmuraient les cantiques des anges, et de s’y être endormie, bercée par son fils, et de se réveiller dans une masure ensanglantée … » (I, 6). Les mensonges du monde, des gens du pouvoir, brisent des rêves et peuvent avoir des conséquences fâcheuses, qu’elles soient personnelles ou collectives. Pareillement, la société parisienne décrite par Laclos est totalement corrompue par le seul désir de vengeance de Merteuil envers Gercourt. On condamne des vies pour son orgueil : « Qui m’aurait dit que je deviendrais la cousine de Gercourt ? J’en suis dans une fureur… » (lettre 2). C’est cette « fureur », véritable maladie en lien avec la jalousie, qui va entraîner cette escalade du faire croire et la perte de nombreuses personnes dans cette société de fin d’Ancien Régime.

**On peut même aller jusqu’à dire que faire croire à tout va, est l’apanage des gouvernements extrémistes, que cela conduit à la faillite générale (mort d’une personne ou décadence d’un pays).** Hannah Arendt dit clairement que le gouvernement totalitaire fait croire pour tuer, « Vérité et politique », (IV). Dans « Du mensonge en politique », la politologue dénonce le gouvernement américain qui a envoyé des soldats mourir au Vietnam alors qu’il savait que la guerre était perdue. Elle pointe la faillite d’un tel pouvoir qui passe son temps à tromper et à se mentir : « Mais il ne leur est apparemment jamais venu à l’esprit que même ce pays ne pouvait pas se permettre de dépasser certaines limites de dépenses sans courir à la faillite », « Du mensonge » (IV). On ne va pas se mentir – selon l’expression d’aujourd’hui – c’est la faute de « l’arrogance du pouvoir ». Le Grand n’est pas à l’abri du mensonge, c’est ce que montre Arendt. Pour appuyer cette idée, mentionnons la vie de débauche et de mensonges de Lorenzo qui le conduit à la mort. C’est le cas aussi des morts de Valmont et de Merteuil qui ont menti et fait croire par *hybris* et désir de vengeance. Valmont meurt. La Merteuil est atteinte de petite vérole et est ruinée financièrement : « C’est une véritable banqueroute » écrit Madame de Volanges à Madame de Rosemonde dans la pénultième lettre du recueil. Faire croire par orgueil démesuré ne construit rien et détruit tout.

Il est donc possible, souhaitable même, d’user du mensonge à des fins « nécessaires » et « légitimes ». Mais nos œuvres montrent aussi, et surtout, que l’escalade du faire croire, le mensonge délibéré, peuvent avoir des suites néfastes voire tragiques. En fait, le mensonge peut bien être un moyen tactique mais en aucun cas une stratégie, en politique, dans la vie personnelle ou dans la vie tout court. Alors peut-on placer un curseur des limites du mensonge ? Et si on le peut, comment faire pour que le mensonge ne devienne jamais une éthique, un nouvel art de vivre, bref un danger pour la démocratie ?

**En réalité il faudrait faire en sorte de savoir les limites du faire croire pour ne pas entraver la condition de l’homme moderne voire la condition humaine.**

**Avant tout, l’homme devrait admettre que dissimuler les faits relève de la manœuvre malsaine.** L’acte I de *Lorenzaccio* décrit un monde du mensonge et de la débauche, celui de la restauration des Médicis, qui fait écho au règne de Louis-Philippe en France après la révolution de 1830. Dans la Florence du XVIème siècle, rien ne va plus et tous les coups sont permis. Tout est construit pour cacher les turpitudes des uns et des autres. Tout est immoralité. On ment outrageusement et surtout les gens de l’Église, laquelle Église est totalement corrompue. À la fin de la scène 3 de l’acte I, le Cardinal Cibo essaie de pousser sa belle-sœur la Marquise Cibo dans les bras d’Alexandre pour espérer une place à la cour. Véritable Tartuffe, il se comporte en intrigant. Il intercepte une lettre du Duc destinée à la Marquise et demande au page de n’en rien dire. Il pousse la Marquise Cibo au pêché (II, 3) et cela sans aucune retenue. Le monde de l’époque des Médicis est malsain et c’est l’orfèvre qui le déclame dans sa tirade (I, 2) « les Médicis … nous dévorent, comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade ». Le monde est corrompu et celui qui gouverne, Alexandre de Médicis, est certes crédule sur son cousin Lorenzo, mais il participe de la corruption en payant les gens pour qu’ils se taisent. Pour ne pas dire que sa sœur a vu le duc, Maffio remarque : « j’ai reçu l’ordre de sortir de la ville et une bourse à moitié pleine de ducats », I, 6. De même, le monde dépeint par Laclos est un monde malsain où gouverne le vice. Au lecteur de savoir que ce monde est un monde truqué et malfaisant tant est noire la peinture de l’humain. C’est dire s’il ne faut pas falsifier l’Histoire. Il ne faut pas aller trop loin. Les faits sont importants, il ne faut pas les gommer car « les faits et les événements sont choses infiniment plus fragiles que les axiomes », « Vérité et politique » (I). Nous renvoyons aux documents du Pentagone sur les mensonges autour de la guerre du Vietnam. Arendt souligne qu’une telle attitude est nocive pour une nation tout entière et met en garde contre ces « spécialistes de la solution des problèmes » qui ont trompé au bénéfice « de l’image du pays » et non du pays lui-même, « Du mensonge en politique » (I-II). Il faudrait donc savoir où placer le curseur de la tromperie. Un « outil » parfois, oui, mais jusqu’à un certain point : « nous n’admettons pas le droit de porter atteinte à la matière factuelle elle-même », « Vérité et politique » (II). Nos œuvres attirent notre vigilance quant à des pratiques répandues de longue date et qui peuvent être poussées à l’extrême et devenir nocives pour toute l’humanité.

**D’ailleurs, il nous faudrait avoir conscience que ne pas changer les faits relève de la grandeur.** Ainsi que le dit Arendt dans « Du mensonge en politique », il faut éviter de « vivre à l’écart des réalités » (IV). Cela est possible, évidemment, et nous conduit à écarter le mensonge et tous les faux-semblants. Homère et Hérodote réussissent à faire preuve d’impartialité. « Homère choisit de chanter les actions des Troyens non moins que celles des Achéens, et de célébrer la gloire d’Hector, l’adversaire et le vaincu, non moins que la gloire d’Achille, le héros de son peuple. », « Vérité et politique » (V). C’est « une manière de considérer d’un œil égal l’ami et l’ennemi, le succès et la défaite ».  « L’impartialité homérique fait écho à travers toute l’histoire grecque, et elle a inspiré le premier grand raconteur de la vérité de fait, qui devint le père de l’histoire : Hérodote ». C’est bien ainsi que faire justice pour Lorenzo c’est défendre l’idéal républicain. Pour lui, la République est vivante et doit être rétablie. La scène 2 de l’acte II montre d’ailleurs que le patriotisme des républicains n’est pas mort comme le dit Philippe Strozzi : « que le mal soit irrévocable, éternel, impossible à changer, non ! ». Il faut être cohérent avec soi-même et avec ses pensées, s’approcher au plus juste du réel. Et avec des si… Valmont aurait été un être positif, mais sa pratique immorale est inacceptable. Il ne peut plus revenir en arrière quand il se rend compte des infamies dont il est l’auteur. Madame de Rosemonde est dans *Les Liaisons* le personnage grand et vertueux, le personnage qui permet d’édifier. Elle représente la grandeur parce qu’elle parle vrai (dans les conseils qu’elle prodigue à Mme de Tourvel par exemple).

**Dès lors on peut évidemment faire croire mais dans certaines situations ou conditions.** Arendt met en garde contre la mauvaise fiction et clame haut et fort qu’il faut veiller à notre existence, qui peut être « mise en pièces par les propagandes organisées et mensongères de groupes, de nations, de classes, ou rejetée dans l’oubli », « Du mensonge en politique » (I). L’autrice évoque alors l’idée que le théâtre, lui, peut faire croire car il est inoffensif ; il n’a pas de « conséquences graves et totalement imprévisibles » (« Du mensonge en politique » (II), contrairement aux mensonges politiques qui visent à préserver l’image d’un pays. D’un autre côté, « Socrate a décidé de jouer sa vie sur cette vérité », « Vérité et politique » (III). Finalement, le « fabricateur d’images », le sophiste, peut amuser et divertir en usant de la meilleure éloquence qui soit dans le seul but de plaire et d’instruire (IV). Ceux-là sont « acteur[s] par nature » (IV). De même, écrire un roman, c’est « faire croire » par excellence. Selon le premier avertissement des *Liaisons*: « nous ne garantissons pas l’authenticité de ce Recueil et [nous] avons même de fortes raisons de penser que ce n’est qu’un Roman ». Quant à Musset, n’est-il pas un Alcandre, le magicien de *l’Illusion* *comique*, du théâtre français ? Il est un démiurge qui donne à réfléchir en créant le plaisir du spectateur. Faire croire, c’est légitime pour la fiction (cela peut être créatif ou une manière de soigner sa douleur), mais périlleux pour la réalité.

Pour conclure nous dirons que le danger c’est quand la réalité, mensongère, dépasse la fiction. Les mensonges peuvent bien être « nécessaires et légitimes », salutaires même, mais il ne faut pas qu’ils aillent trop loin. Les mensonges délibérés, exacerbés, peuvent être à l’origine de l’échec désastreux de la politique américaine à propos de la guerre du Vietnam, comme de l’échec d’une monarchie, ou de la chute d’un monde.

Et si les mensonges « ont toujours été considérés » comme essentiels, on peut et on doit changer les choses. Car faire croire aujourd’hui prend des proportions non imaginées et inimaginables. Il semblerait toutefois, et nous le soulignons, que nous puissions accéder au dessillement face à cette pratique du faire croire de plus en plus présente dans notre XXIème siècle. Notre esprit critique, la presse (comme le rappelle d’ailleurs Arendt à la fin « Du mensonge… »), la littérature peuvent nous aider à faire la chasse aux *fake news*, et à ce monde effrayant de manipulation.